

## Madjnouna

Sanna

---

Numéro 161, printemps 2019

La matière s'est, de tout temps, mise à bouger seule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91050ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Sanna (2019). Madjnouna. *Moebius*, (161), 73–79.

madjnouma

Sanna

Je ne sais pas si je peux te faire confiance. Entre cousines, il y a des sujets tabous, on me dit toujours de préserver mon image, surtout devant toi. Ça me fait du bien d'être à Nice, je suis contente d'être venue. J'ai vraiment besoin de fumer mes clopes, ta mère n'arrête pas de me surveiller, sortons. T'entends les vagues? La brise de la mer nous accueille cette nuit. Tu penses que je suis malade, mais ce n'est pas ça. Je suis allée voir des spécialistes, on m'a parlé de la maladie mentale. C'est des foutaises, tout ça. Je ne suis pas malade, on m'a s'hour et il n'y a qu'Allah qui peut annuler cet ensorcellement. Tu me prends pour une tarée, tu veux que j'aille me faire soigner. Mais moi, je ne crois pas en ces gens qui n'ont rien de spécial, sauf des diplômes. J'ai essayé, et ça n'a rien donné. Toi, tu n'y crois pas à mes histoires de sorcellerie, de djinn et de mauvais œil. Je vais te dire quelque chose: c'est l'imam qui m'a guérie quand j'ai voulu me jeter du cinquième étage. C'est grâce à lui que je n'entends plus de voix, que je suis enfin seule dans ma tête. On ne t'a rien dit? Tu fais semblant de ne rien savoir, ou bien on ne t'a véritablement rien dit? J'ai voulu mourir. Je me suis trop éloignée du droit chemin, j'étais avec Enzo, il me frappait, moi je ne me laissais pas

faire, deux enragés ensemble. Il me prenait quand il voulait, je n'avais pas de plaisir. Serrer les dents, les poings, ne pas le regarder dans les yeux, endurer les coups de hanches, me nettoyer, me rhabiller. Je l'aimais, Enzo, mais je n'avais pas toujours envie de lui. J'étais totalement et entièrement sienne. Je lui appartenais. C'était ça, l'amour, pour lui. Il l'a même dit à mon père: « Ta fille, je l'ai baisée, maintenant elle est à moi. » Les lois de la rue. Tu dois nous prendre pour des fous, ce n'est pas comme ça chez vous? Chez nous, puisqu'il est celui qui m'a déflorée, c'est à lui que j'appartiens. Oui, on n'est pas au bled, je sais. Ici c'est pire, on est plus Algériens que l'Algérien d'Algérie. Enfin, on a nos codes, c'est difficile à comprendre, mais fais un effort. Ouvre-toi l'esprit parce que si tu ne le fais pas, je parle dans le vide. Tu sais quand Enzo m'a laissée, j'ai commencé à dérailler. Qu'Allah me pardonne. Tout ce qu'on m'a interdit de faire, j'ai pris du plaisir à le transgresser. Et pas juste avec mes parents, j'agissais contre tous ces voisins qui disaient à mon père: « Ouais ta fille n'a pas honte, on l'a vue avec son copain, ouais ta fille on l'a vue dans une chicha. » Je me suis révoltée contre tous ces gens. J'ai commencé à consommer de l'alcool pour la simple raison que je n'en avais pas le droit. J'ai commencé à en boire devant chez moi parce que je voulais choquer. Tenez, vous me prenez pour une beurette, maintenant je vous donne une bonne raison de me coller vos étiquettes. J'ai commencé à sortir toute la nuit sans respecter mon couvre-feu. On allait jusqu'en Suisse dans des casinos, dans des boîtes de nuit. Ailleurs, j'étais moi-même, plus la fille de Karim. Starfoullah, je m'en veux de dire des choses pareilles, hamdoulilah maintenant je me suis repentie. Je fumais tout le temps du shit, j'en ai même fait passer en Suisse aussi avec mes potes. Mon père, il le sait maintenant, il

l'accepte, et j'en fume encore, il sait que j'en ai besoin. Il me dit seulement: «Benti, sois discrète, ne le fais pas devant tout le monde.» Il a raison, une voilée qui fume du shit, tu peux être n'importe où dans le monde, ça choque. J'étais hantée par la voix d'Enzo que j'entendais partout, tout le temps. J'halluciniais ou je rêvais, je ne faisais plus de distinction. Un brouillard. J'entendais des voix. Un désordre grésillant, des hurlements dans ma tête. Tu dois penser que j'halluciniais, mais aujourd'hui quand j'y repense, je suis convaincue qu'il s'agissait du djinn qui essayait seulement de manifester sa présence. Une crise. Je ne peux m'éloigner de ce que j'entends, de ce que je vois, des murs tachés de sang. Je me tape la tête contre le mur, ça m'aide parfois, mais pas toujours. La première fois que j'ai fait une crise devant les autres, ils m'ont plaquée à terre. Le corps d'Enzo par-dessus le mien. Je me déchaîne alors qu'il essaie de me contrôler. Quand je me suis enfin calmée, mes amis et lui m'ont avoué que cela faisait plusieurs semaines qu'ils ne me reconnaissaient plus. À leur avis, c'était l'effet de la drogue, il devait y avoir des antécédents de schizophrénie dans ma famille. J'avais bien compris que les gens me prenaient pour une folle et je me disais pourtant que je ne l'étais pas. Qui détenait la vérité? Une crise. Je pousse des hurlements stridents, je me bouche les oreilles avec les mains. Je ne veux ni les entendre ni les voir. Je cours vers la salle de bain. Un regard dirigé vers le miroir. Je cogne sur la vitre, si fort qu'elle se brise. Court moment de calme. Un déchaînement. Après cette crise-là, ils m'ont surveillée pendant une semaine à tour de rôle dans la maison d'Enzo. Je n'avais pas le droit de sortir, de fumer, de boire, il s'agissait d'une cure de désintoxication improvisée. Lorsqu'ils m'ont laissée partir, j'ai passé une semaine dans ma chambre à me camer et à boire. Ça

faisait des mois que je n'avais pas vu mon père. Il nous a quittées, maman et moi. Il avait trop honte de moi. Papa. Baba. Papa. Je le murmurais sans cesse. Papa. Baba. Papa. Je devais m'excuser. Dans ma voiture, complètement saoule, direction son nouvel appartement. Désolation. Consternation. En bas du bâtiment, en espérant qu'il m'ouvre la porte. Morte de peur. Et s'il ne voulait plus de moi? Abasourdi, il m'a ouvert la porte, ses bras. Je voulais tout lui dire, rien ne sortait. Une incantation profonde: BISMI ALLAHI AR-HAMANI AR-RAHIMI, AL-HAMDU LIALLAHI RABBI AL-AMINE, AR-RAHMAN AR-RAHIM, MALIKI YAWMIDIN... Il y avait si longtemps que je n'avais pas entendu les paroles de Dieu, elles m'ont apaisée. Je me retrouvais dans les bras de mon père, réfugiée dans la foi. Tout ira bien, benti, Allah te pardonnera. Quelques jours plus tard, il a ramené un imam à la maison pour me faire une ruqya. Il m'a donné deux bouteilles d'eau Zam-Zam. Je devais en boire une avant la séance d'exorcisme et caler la deuxième par la suite. Il m'a dit de porter une attention particulière à mes rêves. Durant la séance, mon intérieur me bat, totalement troublé. Trépidations, convulsions. Je me contorsionne dans tous les sens, ne sens plus mes articulations. Mes membres se relâchent quelques minutes, tremblent, et je me contorsionne de nouveau. Des bégaiements, des cris, des pleurs. Je m'effondre par terre, à demi inconsciente. Supplications. Arrêtez de me torturer. Ce n'est pas ma voix, ce n'est pas moi qui parle. J'enrage, me déchire, me griffe, hurle. ALLAH LE MISÉRICORDIEUX! ET MAHOMET SON PROPHÈTE! CLÉMENCE! ENCORE CLÉMENCE! Dites-lui de se taire, je suffoque. Mes yeux font le tour de mes orbites, je ne vois plus rien. Cette cacophonie m'étouffe.

Quelqu'un me piétine, quelqu'un heurte ma plaie et ma douleur, m'enfoncé et me brûle les yeux. Je vois du rouge, du vert, du jaune. Un dernier cri de douleur, je perds connaissance. On me prend sur le lit, on m'attache les poignets. On s'enfoncé en moi, par-derrière. On me viole. Ce n'est pas lui, c'est le djinn en moi. À l'intérieur de mon âme, je savais, depuis qu'on m'avait s'hour, que j'appartenais au diable. Le Sheitane m'a distanciee du droit chemin. J'ai parlé de ce viol à ma tante plus tard, elle m'a dit que ce n'était pas l'imam. Elle m'a dit que c'était dans ma tête, que c'était symbolique, que c'était le djinn qui m'avait pénétrée, qu'il avait voulu prendre possession de mon corps. Après l'exorcisme, j'ai été malade. Dans mon vomi, il y avait un fil noir. L'imam m'a dit qu'on me l'avait fait manger, que c'était de cette manière qu'on m'avait ensorcelée. Il était maléfique. On m'a fait manger quelque chose, et ce génie a commencé à me hanter, à prendre possession de moi. Je n'ai jamais su pourquoi. On m'a dit que c'était de la jalousie. Quelqu'un autour de moi a voulu me faire du mal. Ma salive de dégoût, un peu salée, remplissait ma gorge. L'imam m'a conseillé une seconde fois de porter une attention particulière à mes rêves. Après son départ, je me suis allongée sur le lit et j'ai eu le vague souvenir d'avoir monté une pente sur le chemin du retour à la maison. Je portais un caftan jaune que mon amie Kenza m'avait offert, mes cheveux détachés, bouclés, tout le monde me disait dans la rue que j'étais magnifique. Sur ma droite, j'ai vu la plus jeune fille de la famille Ben Bella. Tout le monde les connaît dans notre cité. Il y a environ dix ans, un article de journal disait que les femmes de cette famille avaient été surprises à déterrer des ossements dans un cimetière. Profaner des morts pour faire du s'hour. La sœur Ben Bella a tiré le caftan au niveau de ma jambe, j'ai

senti quelque chose entrer en moi. Je cligne des yeux, le souvenir s'estompe comme un mirage. J'ai couru faire mes ablutions, j'ai sorti mon tapis de prière, je l'ai placé vers la Mecque, je devais absolument prier. Pendant la prière, j'ai senti quelque chose couler entre mes jambes, probablement mes menstruations, m'étais-je dit. Puis, avant de prendre ma douche, en regardant dans ma culotte, j'ai trouvé des petites billes translucides, certaines plus jaunâtres et d'autres plus brunâtres. Ça puait. Je te connais, tu vas me dire que c'était un dérèglement hormonal. Tu adores me sortir des raisons scientifiques, mais je te jure sur la vie de ma mère qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans tout ça. Soubhannallah, l'odeur était nauséabonde, et tu sais quoi? J'ai retrouvé le même fil noir que dans mon vomi. Non arrête, ne me dis pas que je me fais des films, wallah que c'était le même. Des moments de torpeur comme ça, j'en ai eu plusieurs. Je me souviens d'un cauchemar alors que j'étais semi-réveillée: nous sommes dans la voiture, Kenza et moi. Tout à coup, je lui annonce que je vais me repentir, porter le voile, j'en ai marre qu'on regarde mon corps, et je lui dis aussi que l'alcool, c'est terminé. Elle s'esclaffe. Arrête de déconner. Allume une clope et veut me la rentrer de force dans la bouche, me brûle les lèvres. Je la pousse hors de la voiture, en voulant la contourner j'écrase son crâne. Un autre cri strident: Je ne voulais pas, c'était un accident, papa, papa, crois-moi, c'était un accident. Je sais, benti, oublie-la, c'est terminé maintenant. Des rêves si réels mais si lointains à la fois. Toutes mes idioties, contre moi et contre ceux que j'aime. Les choses auraient pu facilement mal tourner, j'aurais voulu éviter cette douleur. Je n'aurais pas dû me laisser influencer par des gens comme Kenza. Depuis cette vision, j'ai arrêté de la fréquenter. Je sais que ça ne doit pas

être sympa pour toi de passer des vacances en ma compagnie. Chaque fois que tu me proposes de sortir, de faire la fête, j'ai l'impression d'entendre Kenza ou ces djnouns qui me parlent. Ils étaient là à me dire quoi faire et je perdais pied. Ne me regarde pas comme ça, je vais bien depuis, l'imam doit souvent revenir me réciter le Coran, mes réactions se sont atténuées, mais il faut être certain que les djnouns ne reviendront plus.